

2024

# Vacances buissonnières



Atelier en vacances

Atelier Buissonnier

01/07/2024



## Table des exercices

Du premier au sept juillet.....	4
Le 1er Juillet 776 avJC.....	4
Profitez de la plage.....	6
Les plaisirs de l'été.....	8
Pâte à trac.....	9
Quoi ça être ?.....	10
Mémoire d'un trou.....	11
Semaine du 7 Juillet au 14 Juillet.....	14
C'est l'histoire d'un coq.....	14
La page de l'art.....	15
Pâte à trac.....	16
Qui a écrit :.....	16
La dernière.....	17
C'était mieux avant ... (instant lecture).....	18
Semaine du 14 juillet au 21 juillet.....	22
Les mamelles de la France.....	22
Faites la bulle !.....	23
Page de l'art.....	24
Quoi ça être ?.....	25
Traversée sensuelle de l'astronomie (instant lecture).....	26
Semaine du 21 au 28 Juillet.....	28
Un anniversaire !.....	28
Faites la bulle ou racontez.....	29
La page de l'art.....	30
Remettre de l'ordre (reliez ou soulignez de la même couleur).....	31
À vos palettes !.....	32
Instant lecture : Ray Bradbury. Chroniques martiennes.....	33
Semaine du 28 juillet au 4 août.....	35
Décrocheront-ils la lune ?.....	35
Vive le sport.....	36

La page de l'art.....	37
Rendre à César .....	38
Instant lecture. ....	39
La révolution des fourmis. Weber .....	39
Semaine du 5 août au 11 août.....	41
Pas de fumée sans feu .....	41
Des faits divers illustrés .....	42
Page de l'art .....	47
Amour, amours, toujours.....	47
Instant lecture. (La fermière tuée par sa vache et autres faits divers. Christophe Boltanski.).....	51
Arsenic et vieilles poubelles.....	52

## Du premier au sept juillet

### Le 1er Juillet 776 avJC

les premiers jeux olympiques serviront de réglage des calendriers tous les quatre ans.



Premier exercice :

Texte court.

Faire une citation dans laquelle on retrouvera les épreuves représentées.

Texte plus long

Pour ces épreuves le même participant les remportera. Racontez (20 lignes maxi).

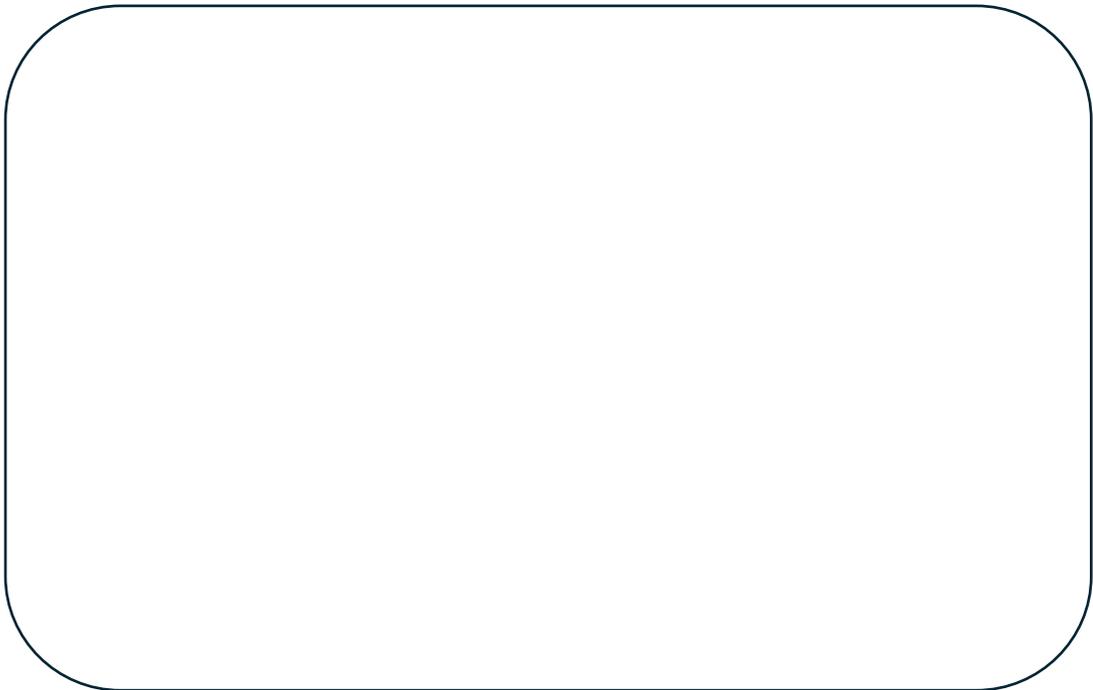
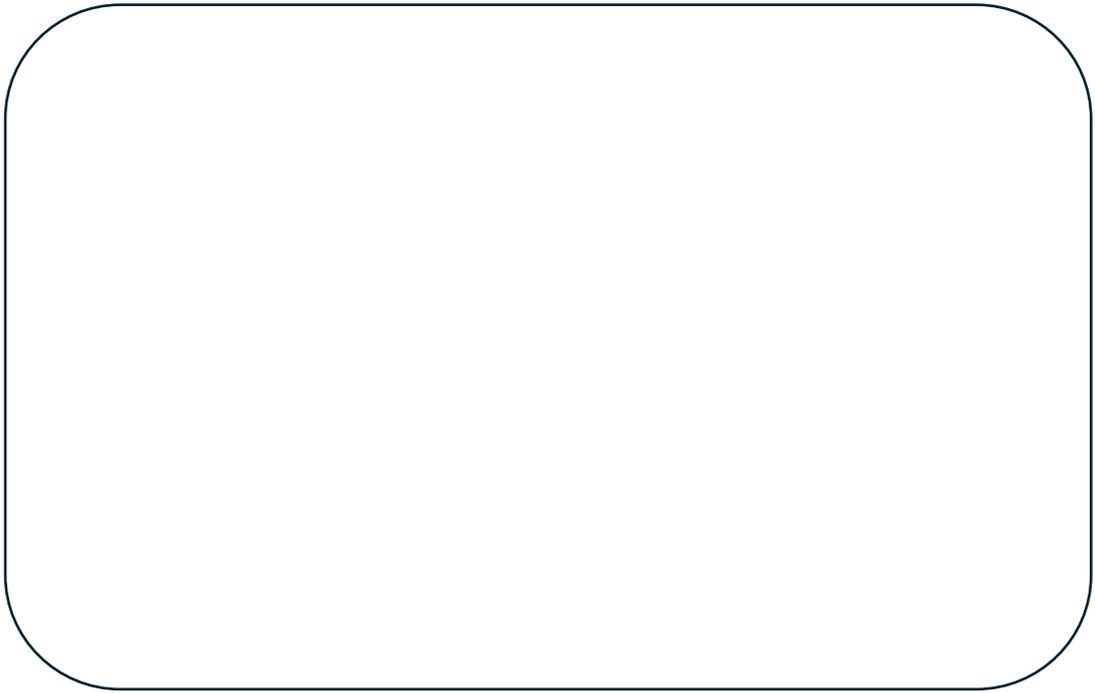


## Profitez de la plage



Proposez une légende ou un court texte pour chaque photographie.





## Les plaisirs de l'été

Deux peintres connus, une inspiration commune, entre réalisme et surréalisme.  
Associez les deux dans une même réflexion sur l'été et la lecture.



## Pâte à trac

Kostrowitsky	Maria	L'étranger	René
Camus	Lou	Alcools	Jean Paul
Char	Simone	Melancholia	Guillaume
Sartre	Tina	Les enfants terribles	Albert
Destouches	Jean	Voyage au bout de la nuit	Jean
Cocteau	Elisabeth	Feuillets d'Hypnos	Louis

Reliez les éléments qui sont en rapport d'une colonne à l'autre afin de remettre de l'ordre

Qui est né à l'Isle sur Sorgues ?

Qui a créé le mot « surréalisme » ?

Qui fut surnommé « Alexandre » ?

Qui fut nommé « Sarzan » ?

Qui a orné une chapelle à Villefranche-sur-mer ?

Qui fut médecin ?

Qui tourna un film en partie dans les carrières des Baux de Provence ?

Qui avait un mère illettrée ?

Qui fut blessé à la tête lors de la première guerre mondiale ?

Qui refusa le prix Nobel ?

Qui eut un instituteur nommé « Germain » ?

.

Quoi ça être ?



Une caméra d'observation a capturé en forêt cette image. On vous demande d'en interpréter le contenu devant un auditoire captivé et curieux. Il faudra donner un nom à la fin de votre discours.

## Mémoire d'un trou

Le docteur engage la conversation sur les papillons et me dit : « Est-ce que vous avez des papillons de grotte ? » Non, je n'en avais pas et, qui plus est, j'ignorais l'existence des papillons de grotte. Exclamation et description de ces fameux papillons de grotte. Cinq minutes après, bien entendu, je mourais d'envie de posséder un échantillon de cette beauté zoologique.

« C'est facile, me dit cet homme aimable, montez dans ma voiture, je connais près d'ici une grotte où il y en a. » La description qu'il m'avait faite de cette faune souterraine était si brillante que j'avais passé sur l'horreur que provoque généralement en moi le mot grotte.

Pendant que nous roulions en voiture, je consacrai malgré tout quelques minutes à essayer de me représenter ce que pouvait bien être la grotte où nous allions. J'arrivai à la conclusion rassurante que ce devait être, somme toute, une sorte de cave et que je n'aurais qu'à me tenir soigneusement à l'entrée. « Une sorte de péristyle », me disais-je.

Le docteur arrêta sa voiture en plein bois. Pas de péristyle. « Venez, venez », me dit-il. Nous montons à travers les sapins. « C'est là », dit-il en regardant à ses pieds. C'était un trou de renard.

« Bien, dis-je avec un petit sourire guilleret, et comment fait-on pour entrer ? » C'était un docteur dépourvu de tout sens de l'humour et, quand il faisait quelque chose, il le faisait jusqu'au bout. Il avait déjà enlevé sa veste et son gilet. « Vous allez voir, dit-il, suivez-moi. » Et il ajouta : « Je passe devant car il y a certaines précautions à prendre. »

Il était déjà engagé jusqu'aux épaules dans le trou. Il eut un remords et il revint à la lumière du jour. « Faites exactement comme moi, me dit-il. Le couloir d'entrée est étroit. J'y passe à peine (il était maigre comme un fil) et c'est un siphon.

– Qu'est-ce qu'un siphon ? lui demandai-je.

– Eh bien, voilà, dit-il. Il faut s'engager tête première et vous vous laissez descendre sur deux mètres environ, deux mètres cinquante. Au fond, vous engagez votre tête dans un trou et, en forçant des coudes sur les parois, vous vous engagez dans un boyau horizontal qui peut avoir de un mètre à un mètre et demi. Pendant la reptation horizontale, il faut absolument que, par une révolution en pas de vis, vous arriviez à vous coucher sur le dos. Le reste est de l'enfantillage. Vous allez arriver dans un autre puits vertical où, engagé sur le dos, il ne vous restera plus qu'à ramoner sur à peu près trois mètres pour prendre pied dans la cavité centrale. »

Et, là-dessus, ayant dit, il se mit en mesure de faire, sans laisser le temps à ma gorge serrée d'articuler la moindre protestation. Je le vis disparaître, centimètre à centimètre, dans le trou de renard. Ses pieds s'agitèrent encore un instant en signe d'adieu. Je compte parmi les heures les plus cruelles de mon existence celles que je passai devant ce trou béant. Il avait, à la lettre, dévoré mon docteur sous mes yeux et, selon toute apparence, il était en train de le digérer. Des borborygmes étranges manifestaient de cette digestion. Au bout d'un quart d'heure de ce supplice, j'entendis sortir une voix de ces entrailles. C'était le digéré qui m'appelait.

Il avait été convenu – ou, plus exactement, il avait convenu tout seul – qu'il m'appellerait une fois arrivé de l'autre côté et que ce serait le signal de le suivre. J'aime beaucoup les docteurs, surtout quand ils sont, comme celui-là, des pères Noël au petit pied, avec de bonnes petites barbiches.

Mais cet amour ne me pousse pas aux folies de la passion ou de la témérité. Je lui fis savoir par le truchement de l'œsophage qui l'avait englouti et servait, en l'occurrence, de tuyau acoustique, que je me refusais formellement à quitter la lumière du jour.

« Pourquoi ? me demanda-t-il. – Eh bien ! parce que je ne me sens aucune aptitude à ramoner vos puits verticaux et à ramper de façon hélicoïdale. » En réalité, j'avais la frousse, une frousse qui me tenait à la gorge comme chaque fois que, simplement, j'imagine être coincé dans un boyau étroit. (Ce sont les cauchemars que je fais chaque fois que j'ai trop mangé le soir.)

« C'est dommage, me dit-il. – Pourquoi ? Que voyez-vous ?

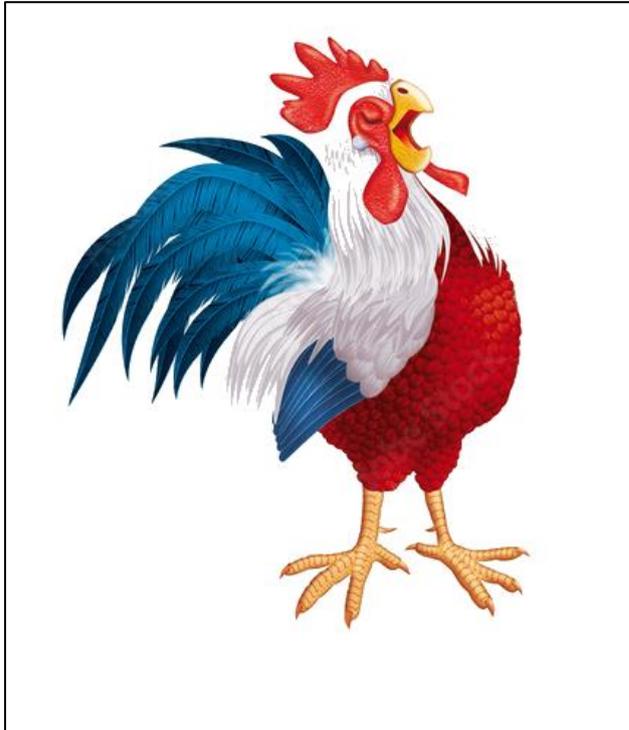
– Je ne vois absolument rien, dit-il. J'ai laissé ma petite lampe électrique dans le gousset de mon gilet, mais vous manquez quelque chose, vous savez. Je suis assis sur une petite sellette, mes pieds pendent dans le vide. On ne sait plus du tout où l'on est. »

Ce ne sont certainement pas des déclarations de ce genre qui vont me décider à plonger dans les entrailles de la terre. Bref, l'aventure se termina sans dommage et, au bout d'une demi-heure (car il eut quelque difficulté lui-même à exécuter la reptation hélicoïdale, au retour), il fut rendu à la lumière du jour. Il n'avait pas rapporté de papillons de grotte, mais j'avais acquis des terreurs nouvelles et le seul fait d'avoir écrit cette histoire me promet quelques sommeils difficiles dans les nuits qui vont suivre. Il suffit que je m'imagine dans cette situation inconfortable du ramoneur de siphons souterrains pour que je me mette à ruer comme un mulet dans mon lit. Car, naturellement, c'est toujours quand je suis très douillettement sur le point de m'endormir que la nuit se resserre autour de moi comme de la pierre, ne me laissant plus qu'un tout petit pertuis dans lequel il faut que je rampe.

**Voici une page blanche comme un trou noir encore bien vide. Utilisez la forme du récit pour évoquer votre expérience d'un « trou qui vous reste en mémoire », illuminée par la verve fertile de votre prose fleurie.**

## Semaine du 7 Juillet au 14 Juillet

C'est l'histoire d'un coq ...



À vous de l'écrire ou de les écrire !

Vous utiliserez en particulier des expressions en relation avec le coq ... et la poule.

Sans passer du coq à l'âne.





Christophe Charbonnel

Victoire (Bormes) Photo JMR

### La page de l'art

Que vous inspire cette sculpture monumentale ? (prose, poème )

## Pâte à trac

De Maupassant                      Anabase                      Château des Rochers                      Saint John Perse

De Rabutin de Chantal                      Vol de Nuit                      Les Vigneaux

De Saint Exupéry                      Madame de                      Château de la Môle

De Vilmorin                      Le Horla                      Château de Miromesnil                      Madame de Sévigné

Leger                      Lettres                      Verrières le Buisson                      Prunier

## Qui a écrit :

Ô temps, suspends ton vol ...

Aujourd'hui, maman est morte ...

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, Je partirai ...

La tribu Dupanard, les parents les moutards, Habit' dans un gourbi à Vitry ...

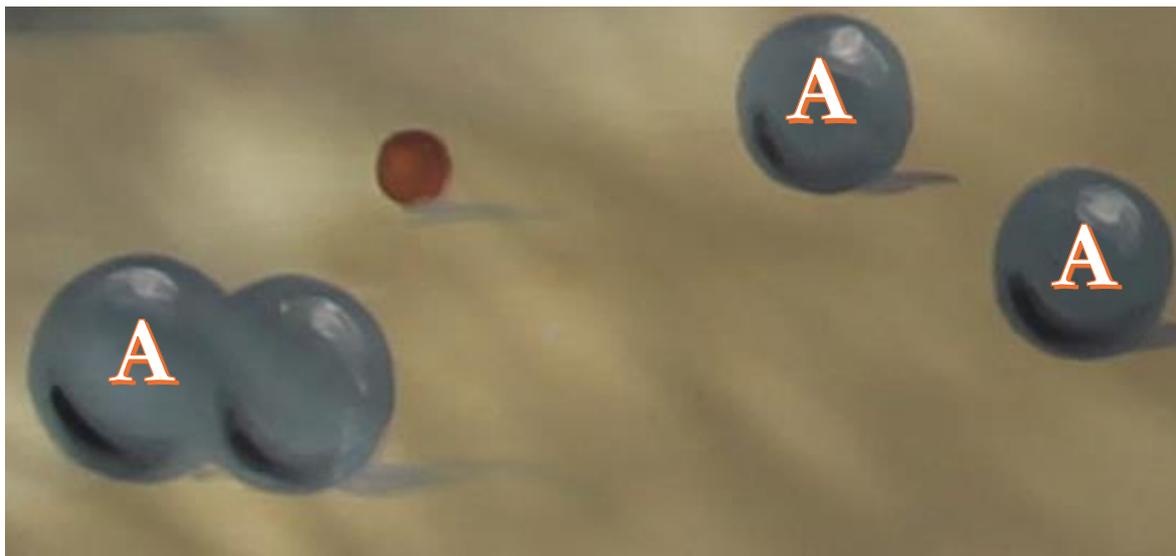
Ce fut vers midi, un jour calme et brûlant, que pour la première fois de ma vie j'aperçus ma petite amie Rarahu. Les jeunes femmes tahitiennes, habituées du ruisseau de Fataoua, accablées de sommeil et de chaleur, étaient couchées tout au bord, sur l'herbe, les pieds trempant dans l'eau claire et fraîche.

## La dernière

12 à 11 ! L'équipe du 12 (A) vient de poser le treizième à droite après un premier pointé perdant à droite également. L'équipe du 11 a une dernière boule. Racontez.

(on rappelle qu'une partie se joue en treize points)

Photographie de la partie JMR (extrait d'une fresque lavandouraine)



La semaine dernière je vous ai proposé un extrait de « Le déserteur et autres récits » de Jean Giono. Ici un écrit qui m'a impressionné à la fois par la vivacité de la langue, l'utilisation de l'enchaînement comparatif décrivant la « rupture » plus que « l'inégalité », même si ! C'est également un travail de compilation historique mis en image, chose qui demande beaucoup de soin.

### C'était mieux avant ...(instant lecture)

Extrait de « 14 Juillet 1789 de Eric Vuillard ».

Depuis sa cuvette calcaire, planté dans son limon, à l'ouest de la forêt de Meudon, Versailles. Un marigot, une gâtine.

Et, par la grand-route qui vient de Paris, toute une procession de primeurs, de pâtisseries, glaciers, bouchers, traiteurs, se rend au château ; longue file indienne de sucreries, macarons, génoises, volailles délicates, épinards frais, lentilles aussi fines que le sable, concombres juteux, belles poires d'Anjou, Inconnue la Fare, Beurré d'hiver, Pérouille, puisque Dieu a fait sortir de sous son manteau de lumière un nombre incalculable de poires ; oui, par les Champs-Élysées, on trimbale pour le roi tout ce que la France a de mieux.

Comme si un énorme gendarme réglait la circulation de nos victuailles, le délectable et le gourmand prennent la direction de Versailles, le fade et le maigre celle des faubourgs. L'exquis, le savoureux cahotent vers l'ouest de la capitale, l'aigre va aux mesures. Le moelleux et le succulent galopent à la cour, l'insipide et le blet s'en vont à Paris. Et puis surtout, à Versailles, on joue, on joue insolemment, inlassablement, follement, gaillardement, on joue des sommes considérables, tout Versailles joue. Le roi joue. La reine joue.

Il y a des tables de jeu dans toutes les pièces, dans tous les bâtiments. On joue au pharaon, aux dés, à la loterie, à n'importe quoi. Un banquier vient spécialement de la ville afin d'alimenter les tables en argent liquide et de noter les dettes. On mitraille le tapis vert. Tandis que la foule parisienne croûte pour dix sous, et crapote au cabaret sa chopine d'eau-de-vie, tandis que Raffetin bouffe avec Cottin, au cabaret du Grand-Faucheur, qu'on siffle et joue pour quelques ronds, dans un grand boucan enfumé, parmi les débris de poisson et les miettes de pain, tandis qu'une cliente torche ses marmots, à côté d'un ramas de mendiants et de chiffonniers, alors que le royaume frise la banqueroute, le déficit de la pension de la reine s'élève en fin d'année à presque cinq cent mille livres.

Et autour de cet écrin, de cette douce mandorle où les menus plaisirs s'égrènent, s'agitent des milliers de maçons, de jardiniers, de terrassiers. Le palais est un chantier. Versailles est un chantier. Pendant trente ans, on va creuser, arracher, planter, construire. Il faudra trente ans de construction, de terrassement, trente ans pour

changer un marais puant, étendue de bois et d'eau stagnante, en pavillons, parterres, bosquets, corniches.

On migre depuis toute la France. Depuis le Berry, la Bretagne, la Normandie, le Poitou, on vient ici pour charpenter, menuiser, brouetter, maçonner. Les ouvriers logent dans des baraques de planches. C'est insalubre et laid. Le travail est dur, les accidents nombreux. Les enfants jouent au milieu de la ruelle. On se traîne au café, dans sa vieille culotte ratine, avec son casaquin de toile à raies jaunes, salis par le boulot.

Une nuée de décrotteurs patientent devant la porte du palais. Entre les échoppes qui s'accrochent aux grilles, on croise Pierre Navet, dans sa pauvre redingote, et Raymond, le marchand d'eau, et le Barnabite, qui nous demande un liard, et le Morfondu, qui gueule dans son patois de vache, et la blanchisseuse qu'on trousse, les ravaudeuses, les polisseuses en or, les bohémiens, les drôlesses, zigzaguant entre les rigoles d'ordures, où se roulent les cochons.

Versailles est une couronne de lumière, un lustre, une robe, un décor. Mais derrière le décor, et même dedans, incrustée dans la chair du palais, comme l'essence même de ses plaisirs, grouille une activité interlope, clabaudante, subalterne. Ainsi, on trouve des fripiers partout, car tout se revend à Versailles, tous les cadeaux se remonnayent et tous les restes se remangent.

Les nobles bouffent les rogatons de première main. Les domestiques rongent les carcasses. Et puis on jette les écailles d'huîtres, les os par les fenêtres. Les pauvres et les chiens récupèrent les reliefs. On appelle ça la chaîne alimentaire.

Mais avant toute autre chose, avant la fripe, avant les cabarets, s'insinuant jusqu'au cœur de Versailles, jusqu'à son petit cœur de pierre, il y avait une flopée de repasseuses, jabots froissés, marchandes de fleurs. Oui, depuis tous les coins du royaume, le palais, ses girandoles, ses fusées, ses masques, ses carrosses illuminés de torches, ses brandons, sa joie, attiraient tous les métiers, tous les frotteurs de parquet, tous les gâte-sauce, toutes les ambitions, du bon bourgeois au gentilhomme, mais aussi les plus obscènes nécessités.

Pendant que des fêtes pleines de magnificence célèbrent l'amour et la jeunesse, et qu'on cause aimablement le langage des tétons, qu'on dialogue entre fard et mouche, à la lueur des chandelles, file entre les allées le soir, dans les couloirs écartés, aux murs des baraquements, tout un grouillement de raccrochantes, de boucaneuses ou de moineaux, qui dans le froid, l'hiver, entre deux coliques, musent à la recherche d'un peu de sucre et de tabac, de quelques ronds contre un peu de plaisir.

Avec emphase, on nous enseigne le règne de chaque roi, ses épisodes : la prise du pouvoir par Louis XIV, la réforme du royaume, le bon Colbert, la Régence, la guerre

de succession d'Autriche, l'attentat de Damiens, le départ de La Pérouse. Mais on ne nous raconte jamais ces pauvres filles venues de Sologne et de Picardie, toutes ces jolies femmes mordues par la misère et parties en malle-poste, avec un simple ballot de frusques. Nul n'a jamais retracé leur itinéraire de Craponne à Paris, jusqu'aux grilles du château. Nul n'a jamais écrit leur fable amère.

Afin de loger les mille cinq cents personnes chargées de la bouche du roi, on avait exproprié toute la population de l'ancien village de Versailles, oui, toute !

Allez vous faire pendre ailleurs, maraudeurs, pochards ! On rase le bourg, on rétama la terre, afin de bâtir à sa place le Grand Commun, corps de logis sobre et harmonieux, exemple d'équilibre et de mesure. Et jusqu'au bout, jusqu'à la Révolution, Versailles verra une débauche de serviteurs innombrables, laquais de toutes espèces, tournebroches, violons, porteurs d'instrument, coureurs de vin, conducteurs de haquenée, verduriers, potagers, enfants de cuisine ; tout cela à côté d'un ramassis de charges, dames de compagnie, pages, et pas moins d'une quarantaine de valets de chambre pour le roi seul, mouchérons sublimes voletant autour du lit royal, du miroir royal, du pot de chambre de Sa Majesté.

Or la France était criblée de dettes. On ne savait plus que chanter aux banquiers dans cette course à l'abîme ; les grandes perruques avaient coûté très cher. Les Louis, quel que soit leur chiffre, avaient mis la main sous trop de jupes, pincé trop de bourrelets et mordu trop de fesses. Oh ! je sais, on me l'a dit, ce qui a coûté cher, vraiment très cher, la véritable lacune du Trésor, le fond du fond de nos dettes, c'est la participation de la France à la guerre d'indépendance des États-Unis. Tout aurait alors piqué du nez. Je n'en crois pas un mot. La dette est plus ancienne. On répète à l'envi que le train de vie de la cour représentait une infime partie des dépenses. Et puis, on nous donne des sept à dix pour cent du budget de l'État, comme si ce n'était rien ; charge colossale, sans doute plus élevée encore, tant la comptabilité des grands déborde toujours ses propres comptes et surcharge les autres, les vassalise, les cornaque.

Il existe quatre horlogers de la chambre du roi, l'un d'eux a pour unique mission, chaque matin, de remonter sa montre. On dirait une farce, une rabelaiserie, absurdité d'auteur, un raconter. Mais il y a plus drôle, il y a pire. Il y a un capitaine des mulets à Versailles, quand il n'y a plus de mulets. Il y a les avertisseurs, dont l'unique tâche consiste à savoir à quelle heure le roi désire la messe. Il y a l'achat par Marie-Antoinette d'une paire de girandoles de diamants, pour deux cent mille francs, en 1775. Il y a, la même année, une sublime paire de boucles d'oreilles. Allez ! hop ! Trois cent mille francs. Mais qu'est-ce que c'est trois cent mille francs ? Comme on est petit, mesquin !

Et puis il y a la mode, l'attribut dérisoire, mais qui sait ce qui est essentiel à l'âme ? Un moment, ironie de mauvais diables, la fureur va à la puce ; on veut que tout soit

couleur puce, jeune puce, cuisse de puce, dos de puce, ah ! la fantaisie, le rire, et puis la reine se lasse, la puce a fait son temps, on veut à présent du blond cendré. Le coiffeur de Sa Majesté coupe une mèche de ses beaux cheveux. Mercure l'emporte vers les filatures de Lyon où l'on doit produire des tissus qui soient exactement de sa couleur. Mais l'habit ne suffit pas. Il faut la coiffure. Et cela est un art. On confectionne des chevelures comme on n'en verra jamais plus, pièces montées sur plusieurs étages, monticules de cheveux relevés, crêpés, en hérisson. On y trouve de tout, des plumes, des rubans, des petites scènes de théâtre, une jolie meunière à qui cause un galant. Enfin, la nostalgie d'une vie rustique avait fait bâtir le hameau de la Reine, farce champêtre, paradis miniature où le théâtre et la fête font oublier les soucis de la cour, la famine du royaume et la dette de l'État.

Autour d'un petit étang, on avait érigé une dizaine de chaumières, une ferme, il faut bien becqueter, un colombier, pour que ça roucoule, un boudoir, car il faut être belle, une grange, puisqu'on aime se rouler dans le foin, un moulin, parce que c'est joli, un jardin fleuri, et sur une minuscule rivière un petit pont de pierre.

**Proposez un texte relatant, dans un contexte historique ou documentaire, un récit où s'entremêlent pauvreté et richesse.**

## Semaine du 14 juillet au 21 juillet

### Les mamelles de la France



Commentez cette image en faisant dialoguer les composants.

Faites la bulle !

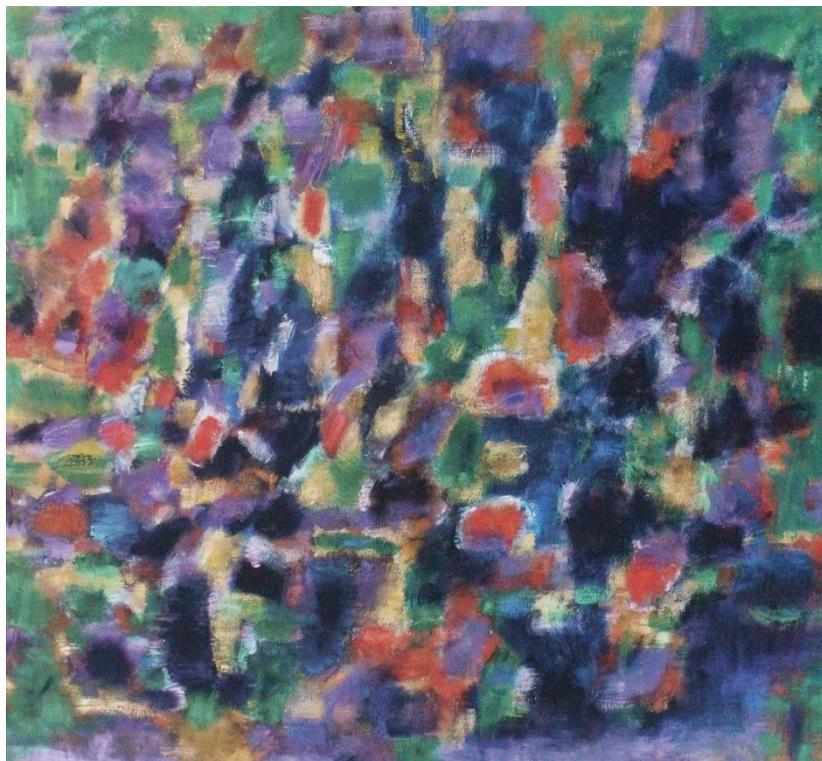


## Page de l'art

Inspirez-vous de ces deux tableaux dans le même texte.



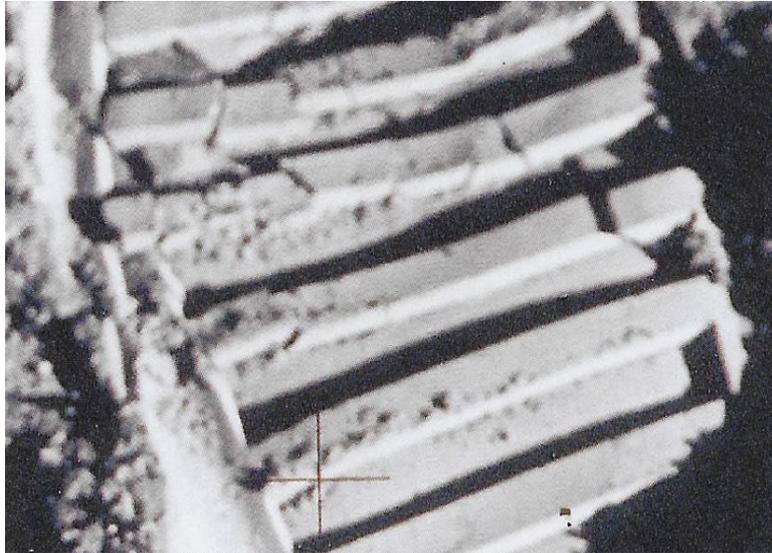
*Photo 2 Baigne Musée du Niel (JMR)*



*Photo 1 Jean le Moal Musée du Niel (JMR)*

Quoi ça être ?

Faire un texte illustrant ce détail.



## Traversée sensuelle de l'astronomie (instant lecture)

(Extrait de ce livret peu connu de Jean Giono)

Cette matière qui constituait la Lune, avec des océans, des fleuves, des nuages, des pluies, de l'air, **quand elle était au plus lointain de la distance où elle avait été lancée.**

Elle se rapprochait lentement de la Terre par une course en spirale. Elle avait à ce moment-là un jour lunaire de 8 jours.

**Mais, la masse de la terre qui couvrait le 6 ème du ciel au-dessus d'elle, déterminait dans les océans de la Lune des marées fantastiques, du côté où la terre aspirait.**

Toutes les eaux se gonflaient en une immense bosse, une montagne d'eau qui montait dans le ciel à une terrifiante hauteur. Sur cette Lune, les gouffres n'étaient pas creusés dans le sol. Ils étaient le ciel. Et les océans de la Lune pendaient dans le ciel comme de lourdes glaires vertes.

C'était hier ! Cinquante millions d'années comptées au rythme de notre cœur. Rien ! **L'univers dure encore de sa première seconde.** Et c'était notre Terre paisible. Regardez-la couverte d'arbres et de moissons qui pesaient sur ces matières avec un poids divin. Ces énormes montagnes d'océans montaient si haut dans le ciel qu'elle ralentissait le mouvement de la lune sur elle-même, **amenant peu à peu ce jour lunaire a durer un mois comme maintenant.**

Et la Lune se rapprochait toujours de la terre, avec ses lentes et larges spirales. Le disque de la terre s'agrandissait au-dessus d'elle. La force de la terre rabotait maintenant d'énormes lambeaux d'eau verte. **D'inquiétants claquements de fléaux de balance bouleversaient les profondeurs des matières de la Lune, s'approchant des équilibres logiques.**

Brusquement les fleuves déracinés s'arrachèrent des océans, se dressèrent debout sur leur source et s'écroulèrent en écrasant leur feuillage dans les profondeurs des typhons, **les océans tombèrent de la Lune comme des serpents verts** tombant d'un arbre.

Une dernière étreinte secoua dans le ciel les dernières gouttes d'eau de cette terre. **L'air de notre Terre s'alourdit tendrement d'une humidité qui fait pousser le blé et donne à notre chair son flexible voluptueux.**

Sur la Lune le gouffre est toujours le ciel. Elle continue à s'approcher de nous en spirale. Nous continuons à exercer sur elle une succion de plus en plus prenante. **Elle approche du point critique des satellites.**

Elle y éclatera en poussière, avec une lumière éblouissante **qui sera sur nous en une seconde.**

Les blocs de feu écraseront quelques États politiques **dans des hurlements telluriques qui feront éclater la capacité des oreilles humaines.** Et nous n'entendrons pas le bruit initial du nouvel équilibre qui arrivera sur nous un an après, quand les poussières de la Lune auront déjà commencé à enrouler autour de nous un anneau comparable à celui de Saturne.

Des hommes sourds commenceront sans doute à exploiter les minerais des énormes météorites au milieu d'effroyables carnages guerriers provoqués par ces nouvelles patries de richesses lunaires pendant que le mariage de vieux arcs-en-ciel de couleurs décuplées illuminera toute la longueur de nos jours.

*L'apocalypse selon Jean ... Giono, utilise une prose poétique qu'il adosse à des connaissances scientifiques qu'il essaye de mettre en action.*

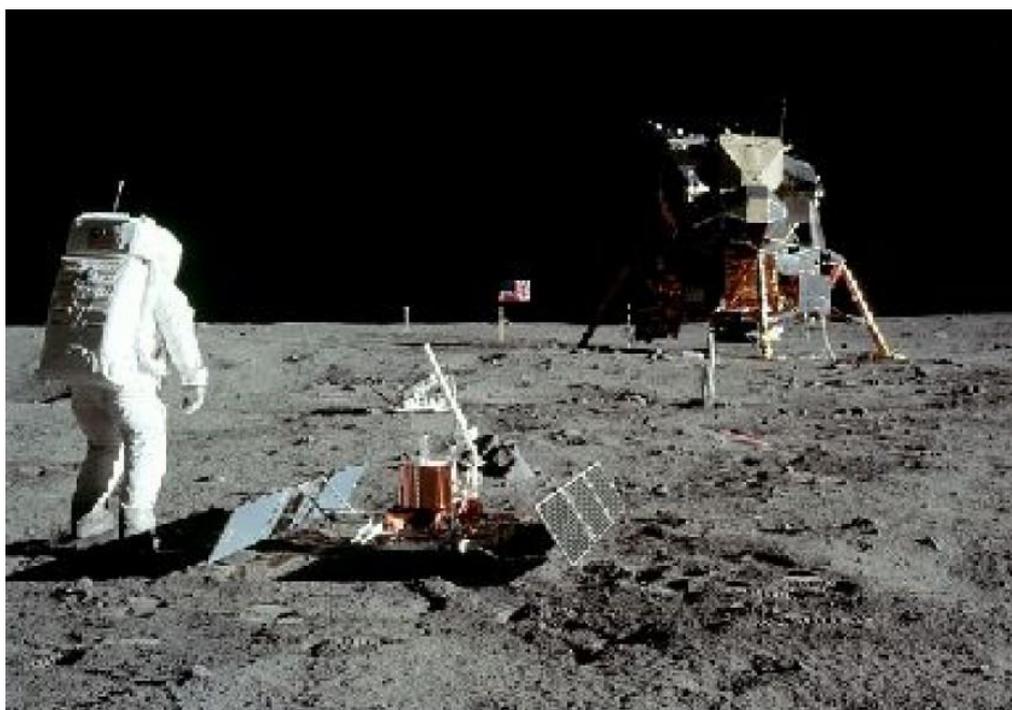
. Pouvez-vous en une phrase simple indiquer son idée relativement au couple Terre-Lune.

. Comment s'expliquent les phrases en gras.

.Si vous le pouvez, trouvez les faiblesses de la description. Comment s'expliquent-elles ?

## Semaine du 21 au 28 Juillet

La semaine qui fait prendre de la hauteur.



### **Un anniversaire !**

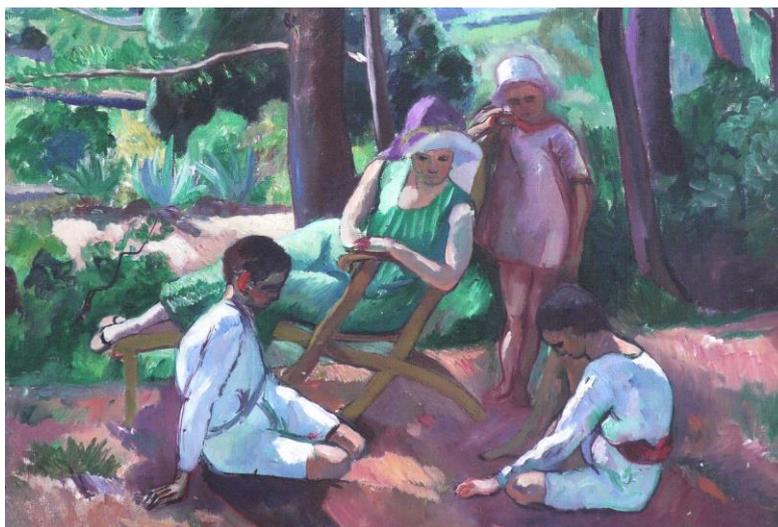
Vous l'avez vécu, racontez vos impressions.

Ils y étaient ! Décrivez ce qu'ils voyaient et ressentez !

Faites la bulle ou racontez

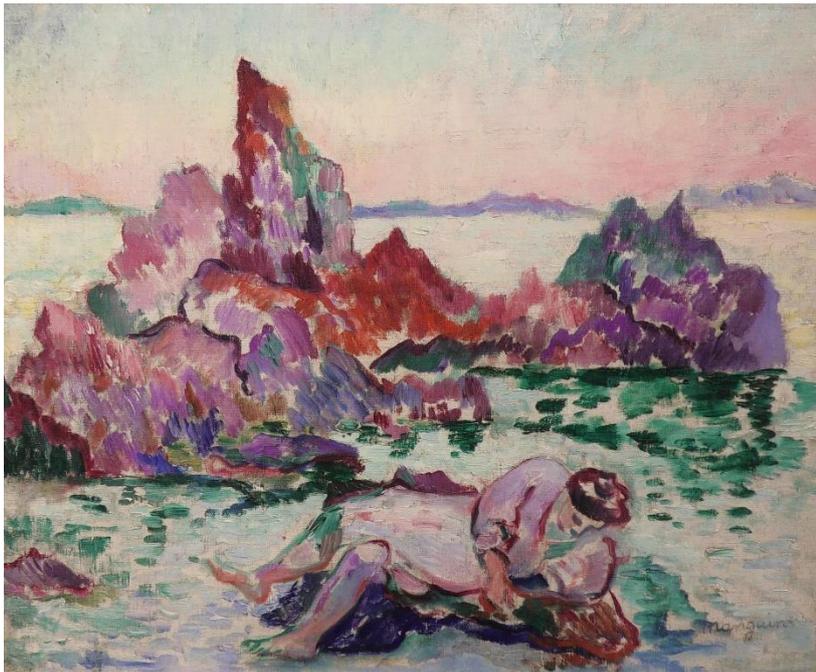


## La page de l'art



Que vous inspirent ces tableaux ?

Remettre de l'ordre (reliez ou soulignez de la même couleur)



Mouvement pictural auquel appartient MANGUIN

St Tropez

Saison où il sera exposé avec d'autres dans le fameux salon qui fit scandale

Intensité

Comment surnommait-on Matisse, Marquet, Manguin

Simplification

Critique d'art qui voulut les discréditer

Chevreul

Celui qui étudia la loi du contraste simultané des couleurs

Fauvisme

Saison préférée des peintres en extérieur

Été

Où résida un temps Manguin

Automne

Recherchée dans sa peinture

Vauxcelles

Favorisa les peintures de paysages

Les trois M

On joue sur cette caractéristique

le tube

## À vos palettes !

Remplir comme un fauve, avec des couleurs réfléchies, l'esquisse en attente.

Gouache, aquarelle, numérique, crayon de couleur, c'est la récré de l'été !

Un petit scan photo de cotre œuvre et on envoie !



## Instant lecture : Ray Bradbury. Chroniques martiennes

(Juin 2032. Après la troisième mission).

Ce ne serait pas bien, la première nuit sur Mars, de faire du boucan, d'exhiber un engin aussi bizarre, stupide et clinquant qu'un poêle. Ce serait comme importer une sorte de blasphème.

On aurait le temps pour cela plus tard ; le temps de jeter des boîtes de lait condensé dans les fiers canaux martiens ; le temps de laisser des numéros du New York Times voler, cabrioler et froufrouter sur le désert gris auquel se réduisait le fond des mers martiennes ; le temps des peaux de banane et des papiers gras dans les ruines délicatement cannelées des anciennes villes martiennes.

On aurait tout le temps. Il en éprouva un petit frisson intérieur. Il alimentait le feu à la main, et c'était comme une offrande à un géant mort. Ils s'étaient posés sur un immense tombeau. Ici était morte toute une civilisation.

La plus élémentaire des courtoisies imposait que cette première nuit se passe dans le silence.

« C'est pas ma conception de la fête. » Gibbs se tourna vers le capitaine Wilder.

« Je pensais qu'on pourrait distribuer des rations de gin et de nourriture et faire un peu la bringue. »

Le capitaine Wilder avait les yeux fixés sur une cité morte à un ou deux kilomètres de là.

« Nous sommes tous fatigués », dit-il d'un air absent, comme si toute son attention était retenue par la cité et ses habitants oubliés.

« Demain soir, peut-être. Ce soir, on devrait simplement se réjouir d'avoir traversé tout cet espace sans se ramasser un météore dans la coque et sans mort d'homme. »

L'équipage commençait à s'agiter. Vingt hommes en tout, qui se tenaient par les épaules ou ajustaient leurs ceinturons.

Spender les observait. Ils n'étaient pas contents. Ils avaient risqué leur vie pour réaliser un exploit. Maintenant ils avaient envie de se saouler, de crier et de tirer en l'air pour montrer quels types formidables ils étaient d'avoir foré l'espace à bord d'une fusée jusqu'à la planète Mars.

Mais personne ne braillait.

Le capitaine donna un ordre d'une voix calme. Un des hommes se précipita dans le vaisseau et ramena des boîtes de rations qui furent ouvertes et distribuées sans trop de bruit. À présent les hommes commençaient à bavarder. Le capitaine s'assit et leur retraça le voyage. Ils connaissaient déjà tout cela, mais ça faisait plaisir à entendre, comme une aventure menée à bien et rangée en lieu sûr. Pas question de parler du retour. Quelqu'un aborda le sujet, mais on lui dit de se taire. Les cuillères allaient et venaient dans le double clair de lune ; la nourriture avait bon goût et le vin était encore meilleur.

Un trait de feu traversa le ciel, et un instant plus tard la fusée auxiliaire se posait non loin du camp.

Spender regarda la petite trappe s'ouvrir et Hathaway, le médecin-géologue (chaque homme cumulait deux spécialités pour que le vaisseau ne soit pas trop encombré pendant le voyage), en émerger. Celui-ci rejoignit lentement le capitaine.

« Alors ? » fit Wilder. Hathaway contempla les cités lointaines qui brillaient à la lueur des étoiles.

Après avoir dégluti et concentré son regard, il dit : « Cette cité là-bas, capitaine, est morte, morte depuis des millénaires. Même remarque pour ces trois autres cités dans les collines. Mais cette cinquième cité, à trois cents kilomètres d'ici, capitaine...

— Eh bien ?

— Elle était encore habitée la semaine dernière, capitaine. »

Spender se dressa d'un bond.

« Par des Martiens, ajouta Hathaway.

— Où sont-ils passés ?

— Ils sont morts. Je suis entré dans une maison. Je la croyais morte depuis des siècles, comme les autres villes et les autres maisons. Bon Dieu, j'y ai trouvé des cadavres. C'était comme marcher dans un tas de feuilles d'automne. Dans du bois sec et des morceaux de papier journal carbonisé, voilà. Le tout de fraîche date. Dix jours au maximum.

— Avez-vous visité d'autres villes ? Y avez-vous trouvé une quelconque forme de vie ?

— Absolument aucune. Quatre villes sur cinq étaient vides depuis des millénaires. Qu'est-ce qui est arrivé aux habitants d'origine ? Je n'en ai pas la moindre idée. Mais la cinquième ville contenait la même chose. Des cadavres. Des milliers de cadavres.

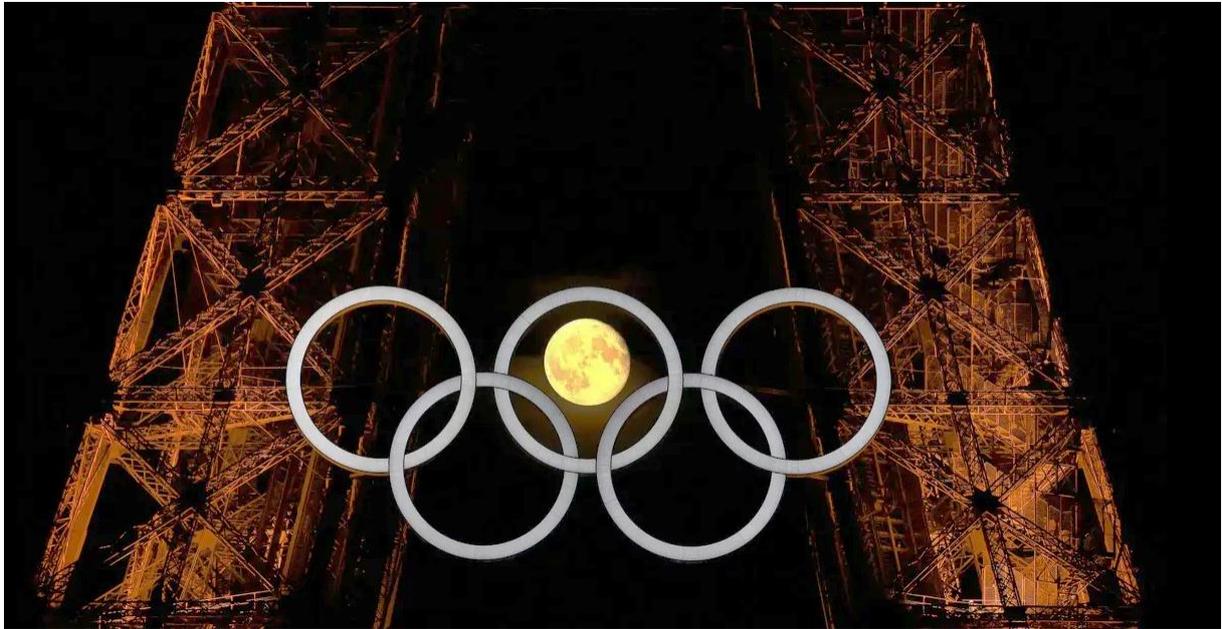
— De quoi sont-ils morts ? »

Spender s'avança. « Vous n'allez pas le croire. »

À vous de proposer une suite !

## Semaine du 28 juillet au 4 août

Décrocheront-ils la lune ?



Le 21 juillet, l'homme avait marché sur la lune autrefois, en 2024 les jeux olympiques étaient à Paris et s'annonçaient pour le 26 juillet en grande pompe.

Faire un texte en relation avec le cliché contenant cinq expressions parmi :  
« Être dans la lune, clair de lune, décrocher la lune, promettre le lune, depuis des lunes, lune de miel, aboyer à la lune, tomber de la lune, face de lune », sans oublier le « con comme la lune ».

## Vive le sport

Illustrez par un texte, des commentaires, un dialogue.



## La page de l'art



*Exposition Mirò (La Banque Hyères JMR)*

Que vous inspire cette œuvre ?

## Rendre à César

Je sais que je ne sais rien.	Sartre
Je pense donc je suis	Camus
J'parle pas aux cons ça les instruit	Van Damme
Science sans conscience n'est qui ruine de l'âme	Héraclite
L'enfer c'est les autres	Chirac
On ne se baigne jamais 2 fois dans le même fleuve	Socrate
Si voter changeait quelque chose, il y a longtemps que ça serait interdit.	Rabelais
On greffe de tout aujourd'hui, des reins, des bras, un cœur. Sauf les couilles. Par manque de donneur.	De Gaulle
Si tu téléphones à une voyante et qu'elle ne décroche pas avant que ça sonne, raccroche.	Coluche
La paix est la seule bataille qui vaille la peine d'être menée.	Descartes
Comment voulez-vous gouverner un pays où il existe 258 variétés de fromage	Audiard

## Instant lecture.

La révolution des fourmis. Weber

Le directeur du service juridique des Eaux et Forêts empoigna ses jumelles et balaya l'ensemble du décor.

De cette forêt, il connaissait chaque recoin. À droite, les gorges d'Apremont, le carrefour du Grand-Veneur, la route du Cul-de-chaudron, le grand belvédère, la caverne des Brigands. En face, les gorges de Franchard, l'ancien Ermitage, la route de la Roche-qui-pleure, le belvédère des Druides.

À gauche, le cirque des Demoiselles, le carrefour des Soupirs, le mont Morillon. D'ici, il apercevait les landes, domaine de l'alouette lulu. Plus loin, il y avait la plaine de Chanfroy et ses pics cendrés. Gaston régla ses jumelles et les braqua sur l'arbre Jupiter, un grand chêne vieux de quatre cents ans culminant à trente-cinq mètres de hauteur. « Que c'est beau, la forêt », s'émerveilla-t-il en déposant ses jumelles. Une fourmi venait tout juste de s'installer sur l'étui.

Il voulut l'en chasser mais elle s'accrocha à sa main avant d'escalader son pull. Il dit à son chien :

– Les fourmis m'inquiètent. Jusqu'à présent, leurs nids étaient isolés. Mais leurs fourmilières se regroupent pour des raisons mystérieuses. Elles se sont ralliées en fédérations et voici que les fédérations se regroupent entre elles pour former des empires. Comme si les fourmis étaient en passe de se livrer à une expérience que nous, les humains, n'avons jamais été capables de mener à bien, celle de la « suprasociabilité ».

Gaston avait en effet lu dans les journaux qu'on repérait de plus en plus de supercolonies de fourmilières. En France, on avait recensé dans le Jura des rassemblements de mille à deux mille cités reliées entre elles par des pistes. Gaston en était persuadé, elles étaient en train de pousser l'expérience de la société jusqu'à son stade le plus accompli.

Comme il examinait les alentours, son regard fut soudain attiré par une vision insolite. Il fronça les sourcils.

Au loin, dans la direction du rocher de grès et de la ravine qu'avait découverts sa fille, un triangle brillait entre les futaies. Cette fois, il ne s'agissait pas d'une fourmilière. La forme scintillante était masquée par des branches mais ses arêtes trop droites la dénonçaient. La nature ignore les lignes droites. Il devait donc s'agir soit d'une tente dressée par des campeurs qui n'avaient rien à faire là, soit d'un gros déchet abandonné en pleine forêt par des pollueurs insouciant. Irrité, Gaston dévala le sentier en direction de cette lueur triangulaire.

Son esprit continuait à lui présenter des hypothèses : une caravane d'un modèle nouveau ? Une voiture métallisée ? Un placard ? Il mit une heure à travers les ronces et les chardons pour parvenir jusqu'à la forme mystérieuse. Il était fourbu. De près,

la chose était encore plus insolite. Ce n'était ni une tente, ni une caravane, ni un placard. Se dressait devant lui une pyramide d'à peu près trois mètres de haut, aux flancs entièrement recouverts de miroirs. Quant à la pointe du sommet, elle était translucide comme du cristal.

– Eh bien ça ! mon brave Achille, pour une surprise, c'est une surprise... Le chien acquiesça en aboyant. Il grogna en exhibant ses crocs cariés et lâcha son arme secrète : une haleine fétide qui avait déjà mis en déroute plus d'un chat de gouttière. Gaston contourna le bâtiment.

De grands arbres et des touffes de fougères aigles dissimulaient assez bien la pyramide au premier regard. Si le soleil matinal ne l'avait éclairée d'un rayon précis, jamais Gaston ne l'aurait remarquée. Le fonctionnaire scruta l'édifice : ni portes, ni fenêtres, ni cheminée, ni boîte aux lettres. Pas même un sentier pour s'en approcher. Le setter irlandais grognait toujours en reniflant le sol.

– Tu penses comme moi, Achille ? J'ai déjà vu des trucs comme ça à la télé. Ce sont peut-être des... extraterrestres.

Mais les chiens accumulent d'abord les informations avant d'émettre des hypothèses. Surtout les setters irlandais. Achille semblait s'intéresser à la paroi-miroir. Gaston y colla son oreille.

– Ça alors ! Il percevait des bruits à l'intérieur. Il crut même discerner une voix humaine. De la main, il toqua contre le miroir : – Il y a quelqu'un là-dedans ?

Pas de réponse. Les bruits cessèrent. L'auréole de buée laissée par la phrase sur la paroi-miroir se dissipa. À y regarder de très près, la pyramide n'avait rien d'extraterrestre. Elle avait été construite en béton et recouverte ensuite de plaques de glace comme on en trouve dans n'importe quel magasin de bricolage.

– Qui peut bien avoir eu l'idée d'ériger une pyramide au beau milieu de la forêt de Fontainebleau, tu as une idée Achille ?

Le chien aboya la réponse, mais l'humain ne la comprit pas vraiment.

Il y eut un infime bourdonnement derrière lui. Bzzz...

Gaston n'y prêta pas attention. La forêt était remplie de moustiques et de taons en tout genre. Le bourdonnement se rapprocha. Bzzz... Bzzz...

Il sentit une légère piqûre au cou, leva la main comme pour chasser l'insecte importun, mais suspendit son geste. Il ouvrit toute grande la bouche, tournoya sur lui-même.

Il lâcha la laisse de son chien et ses yeux s'exorbitèrent quand il s'effondra, tête en avant, dans un bouquet de cyclamens.

**Faire une suite à cette curieuse affaire.**

## Semaine du 5 août au 11 août

Pas de fumée sans feu



Inspirez-vous de cette photographie nocturne pour produire un texte dans lequel on trouvera le plus possible le terme « courant ».

## Des faits divers illustrés

‘Les faits divers illustrés’ est un titre de journal qui employait en particulier des illustrateurs de talent. Souvent « sanglant » à la une, il présentait de nombreux articles mettant en lumière les diverses affaires du début du vingtième siècle, brossant un portrait assez terrifiant de l’époque.

Voici 4 extraits que j’ai légèrement modifiés en supprimant les sous-titres et l’accroche située vers le bas destinée à amorcer la curiosité du passant pour qu’il achète le journal.

On vous demande de choisir une affichette parmi les trois proposées, vous aurez également à travailler avec l’affichette qui est la dernière.

Pour les deux affichettes (celle choisie et la dernière) proposez :

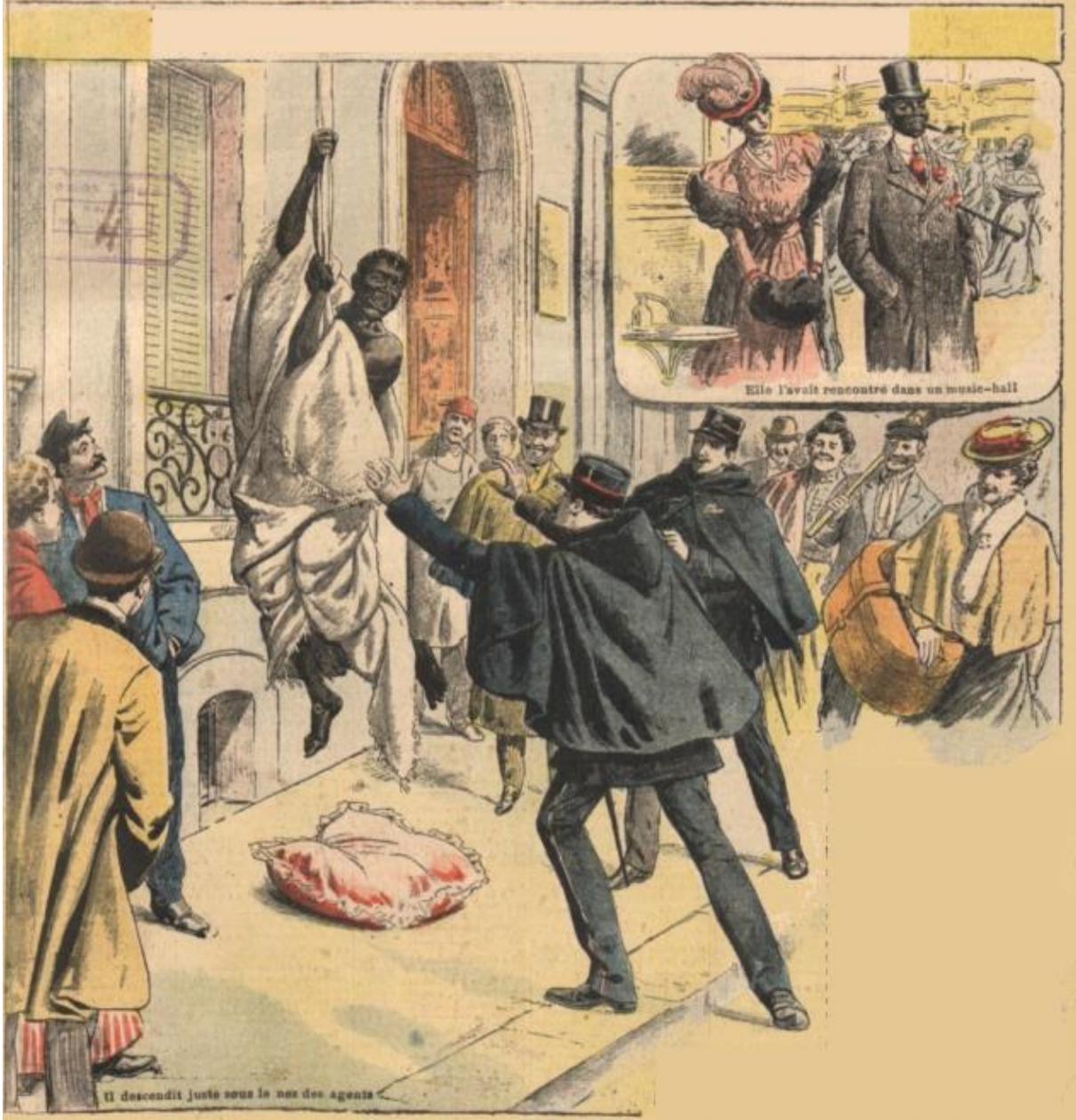
- le sous-titre de chacune dans le bandeau vierge
- l’accroche qui figurera dans l’espace libre en bas
- le texte journalistique qui décrira l’affaire de la manière la plus « vivante » possible, utilisant le narratif, le descriptif, le dialogue. Il figure à l’intérieur du journal.

(voir en fin d’exercice, un exemple extrait du dernier ouvrage de Christophe Boltanski « La fermière tuée par sa vache et autres faits divers »)

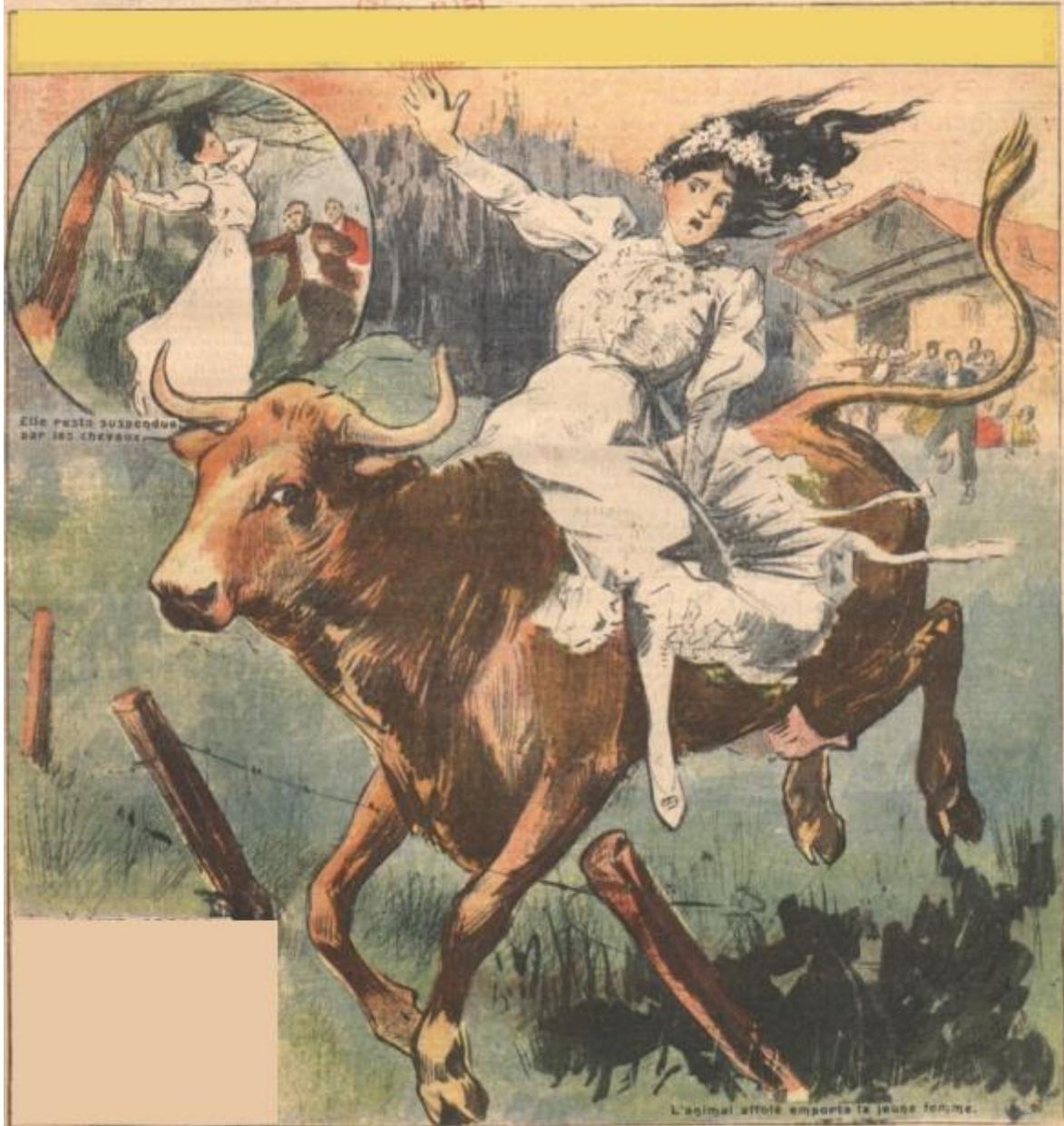
Vous utiliserez cette lecture pour traiter le sujet « Des faits divers illustrés » où il vous sera demandé un développement inventif car vous n’avez qu’une faible information sur le fait relaté par l’illustration. Il vous appartiendra d’enrichir le propos et d’habiller au mieux l’histoire.

Premier choix : (trois affichettes, en choisir une)

# NOIRE AVENTURE

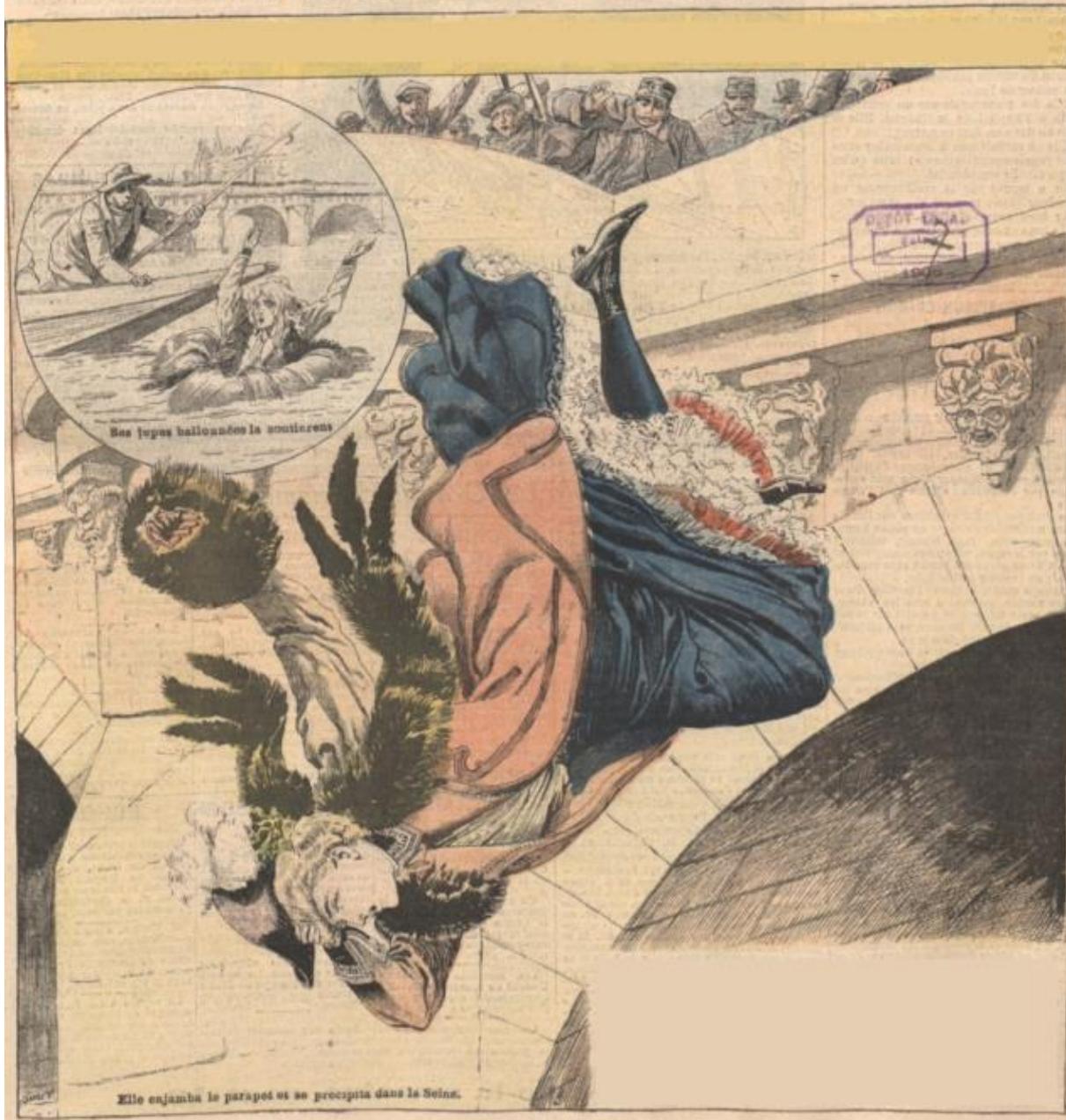


# A DOS DE TAUREAU

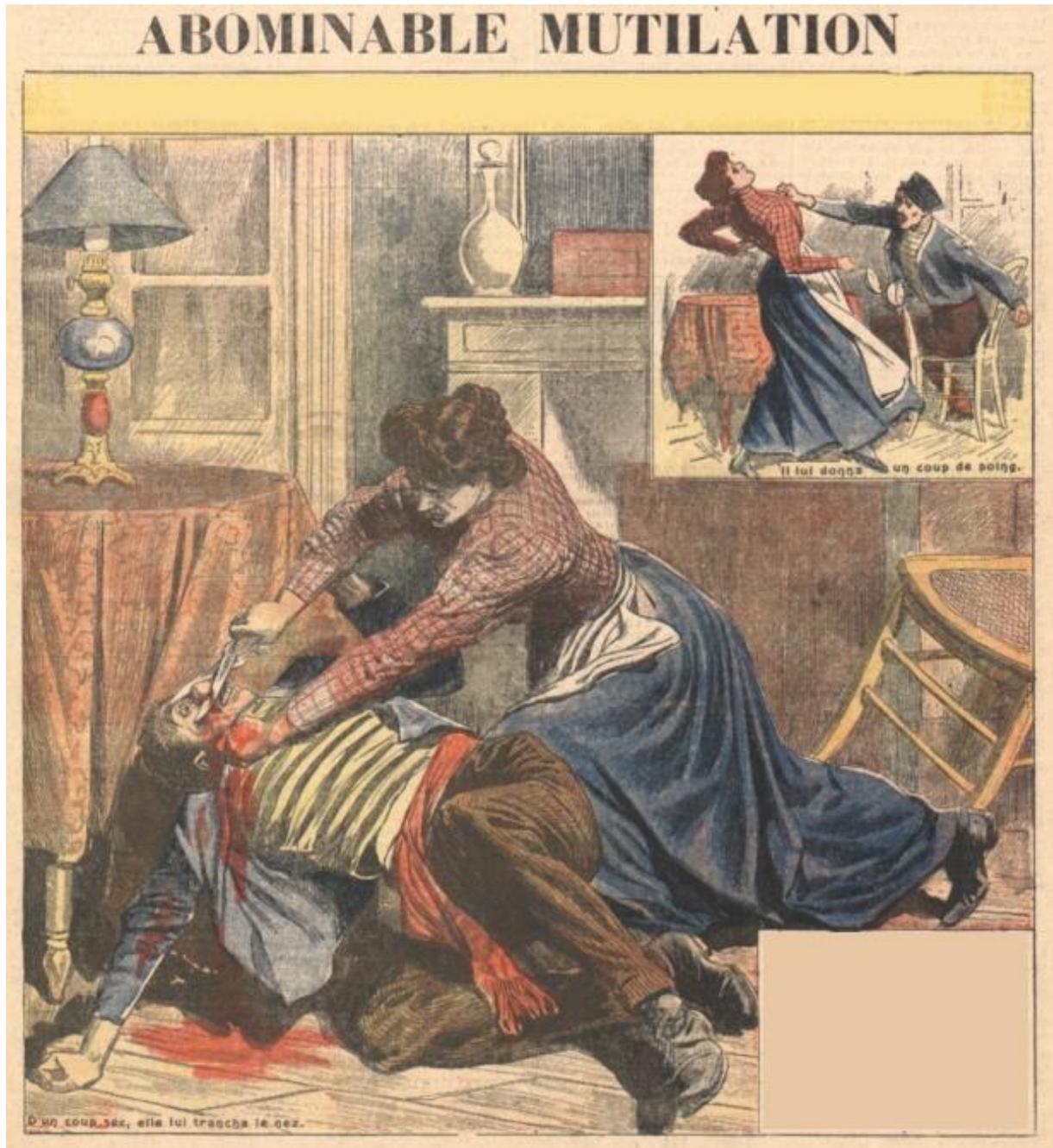


Jo. 40217

# REMORDS ET DÉSÉSPOIR



Et la dernière que vous devez obligatoirement utiliser



## Page de l'art

Amour, amours, toujours

Travaux de Gudmar Olavson (Château de Cheverny JMR)



Travail de Kees Verkade (jardin Saint Martin. Monaco. JMR)



Aragon

« J'ai mis mon cœur entre tes mains »

Que ce soit **dimanche** ou lundi  
Soir ou matin minuit midi  
Dans l'**enfer** ou le paradis  
Les amours aux amours ressemblent  
C'était hier que je t'ai dit  
Nous **dormirons** ensemble

C'était hier et c'est demain  
Je n'ai plus que toi de chemin  
J'ai mis **mon cœur** entre tes mains  
Avec le tien comme il va l'amble  
Tout ce qu'il a de temps humain  
Nous dormirons **ensemble**

Mon **amour** ce qui fut sera  
Le ciel est sur nous comme un drap  
J'ai refermé sur toi **mes bras**  
Et tant je t'aime que j'en tremble  
Aussi **longtemps** que tu voudras  
Nous dormirons ensemble.

Rimbaud

« Un petit baiser, comme une folle araignée »

L'hiver, nous irons dans un petit wagon **rose**  
Avec des coussins **bleus**.  
Nous serons bien. Un nid de baisers **fous** repose  
Dans chaque coin moelleux.

Tu fermeras l'œil, pour **ne point voir**, par la glace,  
Grimacer les ombres des soirs,  
Ces monstruosités **hargneuses**, populace  
De **démons** noirs et de loups noirs.

Puis tu te sentiras la joue égratignée...  
Un petit baiser, comme une **folle** araignée,  
Te courra par **le cou**...

Et tu me diras : « Cherche ! » en inclinant **la tête**,  
– Et nous prendrons du temps à trouver cette **bête**  
– Qui **voyage** beaucoup...

*Choisir une œuvre de Olavson et celle de Verkade.*

*Pour chacune écrire un poème qui contiendra les termes en gras.*

*Si possible essayez de respecter le style du poème original !*

Instant lecture. (La fermière tuée par sa vache et autres faits divers.  
Christophe Boltanski.)

Format numérique 10.99 €

Format broché 15 €



Extrait :

## Arsenic et vieilles poubelles



Dans la vallée de l'Orbiel, non loin de Carcassonne, des dizaines d'enfants présentent un taux d'arsenic élevé dans leurs urines. À la rentrée de septembre, leurs parents laissent éclater leur colère.

Cette crise sanitaire découle du passage d'une tempête, un an plus tôt, en octobre 2018...

Une jeune femme dévale les ruelles du village avec ses deux gamins. La fillette porte au dos un cartable princesse de couleur rose. Le garçon traîne un sac à roulettes. Ils glissent entre des maisons en grès, longent le clocher crénelé de l'église Saint-Michel, franchissent une porte d'enceinte en ogive et débouchent sur les anciens fossés transformés en terre-plein.

En quelques pas, c'est tout le passé médiéval de Conques-sur-Orbiel qui défile. L'école primaire se trouve au pied de la commune, dans une boucle de la rivière sujette à des crues violentes. Arrivés devant les grilles, les enfants s'immobilisent, comme au garde-à-vous. Ils sont intimidés et ils ont de quoi. Pour leur premier jour de classe, ils font face à des micros, des perches, des caméras.

Ils entendent leurs parents parler d'eux d'une voix inquiète et les désigner d'une note. « Ma fille a 18, son frère cadet a 6 », dit une femme à une équipe de télé.

« La mienne a 25 », indique une autre. Les écoliers écoutent en silence.

À la sonnerie, ils entrent bien sagement dans la cour, sans se retourner. Sur 143 enfants de moins de 11 ans testés dans la vallée, 46 présentent dans leurs urines un taux d'arsenic supérieur à la norme.

Chez certains, les concentrations trouvées dépassent le double, parfois le triple de la valeur de référence fixée à 10 microgrammes par gramme de créatinine. Leurs parents ont reçu les résultats par courrier, sans aucune explication.

Sitôt les portes refermées, les adultes déploient un tissu blanc sur lequel ils ont écrit : « Enfants en danger, on veut la vérité ».

En remontant vers la mairie, leur cortège croise quelques gendarmes débonnaires. Certains défilent avec un masque blanc sur le visage. D'autres brandissent des pancartes. Pas d'éclats ni de slogans criés à tue-tête, mais une colère sourde. Ils n'ont pas l'habitude de manifester.

La plupart travaillent à Carcassonne et ont choisi de vivre à Conques-sur-Orbiel pour son calme, ses vieilles pierres, sa vue, avec d'un côté la montagne Noire, de l'autre les Pyrénées. Aujourd'hui, plusieurs songent à partir. Ils se sentent floués, démunis, se plaignent de ne rien savoir, hormis une chose : leurs petits ont été « intoxiqués » par une substance au nom terrifiant, un nom de mort, un nom d'assassin.

Pour comprendre cette crise sanitaire, il faut remonter à la nuit du 14 au 15 octobre 2018. Après une course effrénée à travers l'Atlantique et l'Espagne, l'ouragan Leslie (ou ce qu'il en reste) arrive alors au-dessus de la montagne Noire et rencontre un front d'air humide venu de Méditerranée.

Il en résulte un déluge de proportion biblique. En quatre heures se déverse l'équivalent de six mois de pluie. Des ruisseaux à sec deviennent des fleuves.

L'Orbiel, gonflé par ses affluents, engendre un tsunami. À chaque embâcle, des vagues de plusieurs mètres détruisent tout. Les pompiers doivent hélitreuiller les habitants pris au piège.

Lorsque les eaux se retirent, ils dénombrent quinze morts. Le département de l'Aude se relève lentement d'un des pires cataclysmes de son histoire. À Conques, les séquelles sont innombrables. Des murets en ruine, des dizaines de maisons promises à la destruction, des vignobles en friche, et cette terre jaune, cette gadoue, cette poussière, ces salissures, cette odeur rance qui imprègnent les moindres surfaces. Une mer de sédiments surgit des hauteurs de la vallée, suspectée de contenir ses résidus les plus toxiques.

« Tout est infecté ! On ne va tout de même pas obliger nos gamins à porter un masque ! » dit Stéphane, employé dans une blanchisserie à Carcassonne, et dont la fillette vient d'entrer en CP.

Onze mois après, l'école est encore meurtrie. « Au rez-de-chaussée, deux salles de classe n'ont pas été nettoyées. Elles sont pleines de boue. Les murs sont moisissus, s'insurge Laurence, mère de deux enfants.

Même si c'est fermé à clé, il y a un risque d'émanation. »

En face, le sol pollué du parking a été bitumé en catastrophe, avant la rentrée.

« Un cache-misère », selon elle. À côté, la maternelle, également submergée, demeure à l'abandon.

Ses élèves ont été transférés dans des préfabriqués établis, par prudence, au sommet du village. Plus loin, la salle polyvalente offre le même aspect fantomatique avec ses vitres cassées et ses panneaux de bois. Depuis les inondations, les habitants luttent contre un ennemi insaisissable, disséminé partout et visible nulle part.

Un ennemi dont ils semblent découvrir l'existence, malgré le long passé industriel de la région. Un legs soigneusement caché dans ses gorges luxuriantes, bordées de vignes et de forêts.

À 5 kilomètres en amont, il ne subsiste rien de l'usine de la Combe du Saut, de sa cité ouvrière, de ses hangars en brique, de ses ponts roulants, de son four – l'un des plus gros jamais construits –, ou de sa cheminée que l'on apercevait jusqu'à Conques, tellement elle était haute.

En montant, après avoir traversé le village à moitié vide de Salsigne, il faut s'accrocher aux grillages pour deviner derrière un merlon la fosse abyssale pratiquée dans la montagne.

À l'écart, seul le puits Castan, avec son beffroi et sa grande roue, témoigne de la présence de galeries souterraines. Il est surtout impossible d'imaginer que ce décor pastoral masque d'immenses dépotoirs. Même si, à y regarder de près, la végétation semble par endroits bien chétive.

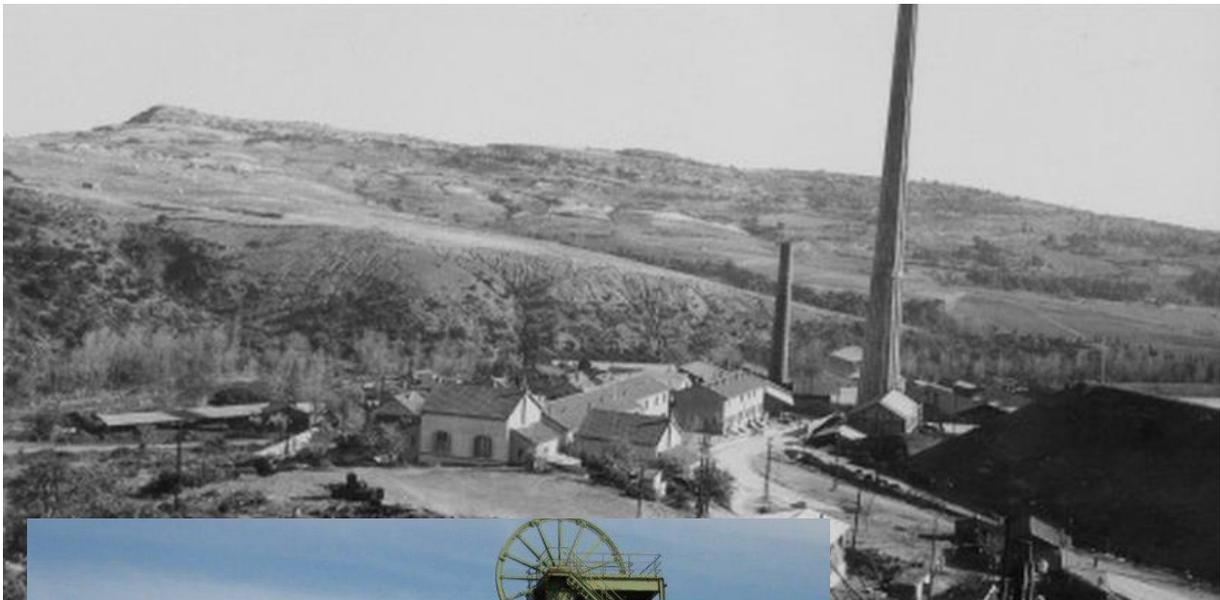
Voilà plus de deux millénaires que l'on creuse dans ce vieux massif tout plissé. On y extrayait du fer à l'époque romaine. Sur les cartes IGN, comme sur les rares panneaux destinés aux touristes, il n'est fait état que de la « mine d'or de Salsigne », fermée en 2004. Une appellation trompeuse.

Longtemps premier producteur du métal jaune d'Europe, le site détient un autre record moins glorieux. Il fut le plus grand pourvoyeur d'arsenic au monde. Durant la guerre du Vietnam, il en expédiait 30 tonnes par jour pour fabriquer l'agent bleu, l'un des défoliants de l'armée américaine. Le joyau et le poison. L'un va avec l'autre. Dans les tréfonds de la montagne, on les trouve dans les mêmes roches. Le minerai doit être ensuite concassé, broyé, réduit en poudre, grillé, liquéfié, avant d'être mêlé à du cyanure et électrolysé... Quelle que soit la méthode, en bout de chaîne, il donne quelques onces d'or, deux fois plus d'argent, une centaine de kilogrammes d'arsenic et des tonnes de scories.

En un siècle d'existence, Salsigne a surtout produit des monticules de déchets – près de 15 millions de tonnes – abandonnés sur place, enfouis, dissimulés, confinés sous terre ou simplement laissés à l'air libre. « On a mis la poussière sous le tapis », résume Frédéric Ogé. Géographe, spécialiste des sols pollués et Conquois d'adoption, il se tient en bas d'une colline en pente douce, parsemée d'herbes sèches et de buissons.

Dressée au-dessus de l'ancienne usine, l'éminence s'appelle Montredon. Elle est artificielle. Pas de haie autour. Rien pour en empêcher l'accès, à part un panneau « Propriété privée, entrée interdite » tout neuf, postérieur à la panique qui s'est emparée de la vallée.

« Nulle part il n'est marqué que vous vous trouvez sur un site pollué », observe ce chercheur retraité du CNRS. Il la connaît par cœur sa butte en forme de mamelon. « Dedans, vous avez 70 mètres d'épaisseur de saleté. » Les flancs et le sommet sont recouverts d'un matériau argileux supposé être imperméable : « La membrane devait être étanche durant un demi-siècle. Elle a craqué au bout de quinze ans. » Au-dessus repose une couche de terre mêlée à de la limaille de fer pour permettre à la végétation de repartir. « Mais rien ne pousse ! » Au total, Montredon renferme 2,5 millions de tonnes de déchets, dont 500 000 tonnes d'arsenic, de soufre, de bismuth, et de bien d'autres métaux lourds... Suite dans le livre



Combe du Saut  
avant disparition  
Et  
Puits de Castan